

# Dubitando

« *Dubitando ad veritatem pervenimus.* »  
Cicero, *Tusculanæ*, 1.30.73

Petite revue d'histoire révisionniste

N° 5, octobre 2005

## Sommaire

○ Robert Faurisson, <i>Il y a dix ans, la capitulation de Jean-Claude Pressac</i>	Page 3
○ <i>Comment contourner la censure juive et accéder au site de l'AAARGH</i>	7
○ MHC, <i>Le « Plan Birobidjan » des Allemands (complément)</i>	8
○ Maurice Haas-Colle, <i>Histoire de trous</i>	9
○ Robert Faurisson, <i>Bradley Smith, Confidences d'un révisionniste américain</i>	17

## Editeur responsable

Maurice Haas-Colle, [haas397@hotmail.com](mailto:haas397@hotmail.com).

Les textes publiés le sont sans qu'ait été demandé le consentement des auteurs. L'éditeur en souhaite la reproduction. Toutefois, il voudrait rappeler que, si l'achat, la détention et la lecture d'écrits contestant la version officielle de l'Histoire ne sont pas (encore) interdits, en revanche, leur diffusion est le plus souvent interdite en raison de lois scélérates qui, comme la loi [Fabius-] Gayssot, réglementent nos droits à la liberté d'information et à la liberté d'expression.

## Abonnement

Abonnement gratuit.

Ecrire à [haas397@hotmail.com](mailto:haas397@hotmail.com) en précisant la version souhaitée : papier par la poste (réservée exclusivement aux journalistes) ou électronique par mail.

## Sommaire du n° 1, septembre 2004

- *Liminaire*
- Robert Faurisson, « *Juivre ou mourir* »
- Jean-Marie Boisdefeu, *De Gaulle et l'extermination des juifs. Le général était-il un révisionniste ?*
- Jean-Marie Boisdefeu, *Et Churchill ? Et Eisenhower ? Y croyaient-ils davantage que De Gaulle ?*
- *L'origine du mythe et son exploitation*
- Jean-Marie Boisdefeu, *Né à Auschwitz en 1943 et mort en France en 1985*

## Sommaire du n° 2, décembre 2004

- Collègues, étudiants et amis de Bruno Gollnisch, *Pour la défense de Bruno Gollnisch*
- Robert Faurisson, *Retour sur Shoah, film de Claude Lanzmann*
- MHC, *La liquidation du ghetto de Lodz*
- Maurice Haas-Colle, « *Auschwitz : la preuve* » ! *Oui, mais la preuve de quoi ?*
- MHC, *Photos truquées*
- Robert Faurisson, *Une quatrième victoire pour l'éditeur révisionniste Jean Plantin*

## Sommaire du n° 3, mars 2005

- Robert Faurisson, *Deux à-côtés de l'actuel tsunami shoatique*
- Robert Faurisson, *Le syndrome de Dresde*
- Henri van den Berg, *Chambre à gaz et terrain de foot*
- François Sauvenière, *La banque(route) du Yad Vashem ou comment arriver à 6.000.000*
- Maurice Haas-Colle, « *Des faits établis* »

- Maurice Haas-Colle, *La transformation des morgues des crématoires d'Auschwitz-Birkenau*

### **Sommaire du n° 4, juin 2005**

- MHC, *Vincent Monteil*
- Robert Faurisson, *La victoire de Vincent Reynouard*
- François Sauvenière, « *Par miracle* »
- Henri van den Berg, *Exterminée et témoin « permanent » à la fois*
- Jean-Marie Boisdefeu, *Le « Plan Birobidjan » des Allemands*
- Maurice Haas-Colle, *Des actes de décès pour les juifs gazés ?*

Edité aux Pays-Bas

# *Il y a dix ans, la capitulation de Jean-Claude Pressac*

Robert Faurisson

Financé, en France, par le couple Klarsfeld et, aux Etats-Unis, par le rabbin Michael Berenbaum (responsable scientifique de l'Holocaust Memorial Museum de Washington), Jean-Claude Pressac avait connu la gloire en 1993-1995, en particulier avec le lancement, à grand fracas, de son livre *Les Crématoires d'Auschwitz, la machinerie du meurtre de masse*, ouvrage édité en 1993 aux frais du contribuable français et sous l'égide du Centre national de la recherche scientifique (CNRS).

Le caractère grotesque de sa thèse et de son livre était patent. Néanmoins, à l'époque, historiens officiels et journalistes des grands médias avaient rivalisé dans la louange. En la circonstance, une fois de plus, ils s'étaient déshonorés à vouloir nous faire prendre des vessies pour des lanternes.

Dans le camp d'Auschwitz existait ce que les internés appelaient « Radio chiotte » [1] ; ailleurs, à la même époque, dans un camp de prisonniers français situé à Ludwigsburg, se diffusait un petit journal interne intitulé « Camp-Cans » [2]. Il est humain que, dans toute prison, dans tout lieu clos, circulent rumeurs, cancans et bouteillons des plus absurdes ; et puis cela permet aux anciens de se rendre intéressants, surtout auprès du nouveau venu, par le colportage d'horreurs fictives qui s'ajoutent à des réalités parfois déjà nauséabondes.

Mais il est inadmissible qu'encore aujourd'hui, soixante ans après la guerre, historiens et journalistes persistent avec un tel ensemble à se faire l'écho de pareilles insanités au point même qu'ils donnent l'impression de s'être mis au service d'une « Super Radio chiotte internationale » ou d'un « Super Camp-Cans international ».

En ce qui concerne J.-C. Pressac, ces professionnels de l'histoire et de l'information officielles ont, par la suite, aggravé leur cas en ne soufflant mot d'abord de la déroute de leur héros le 9 mai 1995, à la XVII<sup>e</sup> chambre du tribunal correctionnel de Paris, puis de l'acte de capitulation qu'il a signé le 15 du mois suivant et, enfin, de sa mort prématurée, le 23 juillet 2003, à l'âge de 59 ans. Se mettant une nouvelle fois à l'unisson, tous les anciens thuriféraires ont respecté l'omerta. Ces mêmes médias qui avaient encensé J.-C. Pressac se sont tous abstenus de signaler, ne fût-ce que d'une phrase, la disparition de leur ancien héros. Dans les deux cas, celui d'une promotion assourdissante et celui d'un silence total, il n'y a eu ni ordre ni orchestration ni consigne ni complot. Quand un sujet comme celui de l'« Holocauste » et des « chambres à gaz nazies » est devenu un tabou, chacun sait la conduite à tenir : ce sera celle de la servilité à l'égard du lobby qui détient la bourse, manie le fouet et qui d'un mot, celui d'« antisémite », peut ruiner votre carrière, votre réputation, votre vie. Sent-on qu'il en plaira au maître, on dansera sur la place ; verra-t-on le maître froncer le sourcil, on rentrera à la maison ou à la niche.

## **Pourquoi et comment il a capitulé**

Il y a donc dix ans, jour pour jour, le 15 juin 1995, Jean-Claude Pressac capitulait, mais le texte de sa capitulation n'a été rendu public – discrètement – qu'en petit caractère et à la toute fin du livre que Valérie Igounet a publié à Paris, en avril 2000, aux éditions du Seuil, sous le titre *Histoire du négationnisme en France*. Il est à craindre que bien des lecteurs de l'ouvrage n'aient eu qu'un regard distrait pour ces deux demi-pages (p. 651-652) d'un vaste ensemble où V. Igounet laisse la parole au pharmacien. Ces demi-pages sont pourtant d'une importance capitale pour l'histoire de la controverse sur les « chambres à gaz nazies ». Pressac y déclare tout bonnement qu'en fin de compte le dossier officiel de l'histoire des camps de concentration nazis est « pourri ». Il ajoute même que ce dossier est irrémédiablement « pourri » et qu'en conséquence il est « destiné aux poubelles de l'Histoire » ! Il dresse un véritable réquisitoire contre « la mémoire » qui a « primé sur l'histoire », contre les déformations inspirées par « le ressentiment et la vengeance », contre les communistes et leurs associations, qui se sont faits les gardiens d'une vérité fautive (il n'ose pas pour autant mettre en cause les juifs les associations juives). Il écrit : « Approximation, et

[1] R. Esrail, secrétaire général de l'Union des déportés d'Auschwitz, « L'évacuation d'Auschwitz », *Historiens et géographes*, jan. 2005.

[2] Louis Charpentier, *Stalag V, A*, Paris, Bishop et fils, mars 1944, p. 116. Parlant de la rumeur qui enfle avec le temps et qui prospère, l'auteur en vient à écrire : « Le bouteillon ... la nouvelle, elle a profité en vieillissant ». Soit dit en passant, à la page 112 de cet ouvrage figure un dessin montrant deux hommes qui, affublés d'un masque à gaz, sortent d'une « Cabine de désinfection » en portant une tringle aux cintres de laquelle sont suspendus des uniformes après désinfection (de germes infectieux) et désinfestation (de nuisibles). En 1945-1946, ce sont des cabines de ce genre que la propagande des vainqueurs a présentées, par exemple à Dachau, comme des chambres à gaz d'exécution.

exagération, omission et mensonge caractérisent la majorité des récits de cette période ». Il demande : « Peut-on redresser la barre ? » et il répond : « Il est trop tard. Une rectification générale est humainement et matériellement impossible. »

La qualification de « pourri », il la reprend du professeur Michel de Boüard. Ancien interné de Mauthausen pour faits de résistance, cet historien, à la fois catholique et proche des communistes, était devenu, après la guerre, doyen de la faculté des lettres et sciences humaines de l'université de Caen et membre de l'Institut de France. Au sein du Comité de l'histoire de la deuxième guerre mondiale, il présidait la commission de l'histoire de la déportation. Détenteur de la croix de guerre et de la médaille de la Résistance, il était commandeur de la légion d'honneur. Pour en savoir plus sur ses soudaines déclarations de 1986-1987, qui étaient de nature largement révisionniste, on se reportera, dans mes *Ecrits révisionnistes (1974-1998)* (ER), aux pages répertoriées dans l'index sous le nom de Michel de Boüard.

Le revirement soudain de Pressac a son explication. Le 15 juin 1995, au moment de signer son acte de capitulation, notre homme était sous le coup de l'humiliation subie le mois précédent, le 9 mai, à la XVII<sup>e</sup> chambre du tribunal correctionnel de Paris, présidée par Mme Martine Ract-Madoux. Un tintamarre médiatique avait, en septembre 1993, accompagné la sortie de son livre *Les Crématoires d'Auschwitz. La Machinerie du meurtre de masse*. J'avais répliqué par un opuscule intitulé *Réponse à Jean-Claude Pressac sur le problème des chambres à gaz*. C'est cette réplique précisément qui me valait de comparaître en justice, ce 9 mai, sur le fondement de la loi Fabius-Gayssot interdisant la contestation des crimes contre l'humanité tels que définis et punis par les juges de Nuremberg. Mon avocat, Me Eric Delcroix, et moi-même, nous avons demandé la comparution, à titre de témoin, de J.-C. Pressac, et cela sous la menace d'une contrainte par corps. Pour un compte rendu de cette audience, pour les embarras grandissants du témoin, pour ses comportements de fuite, pour son incapacité à répondre aux questions de Me Delcroix, pour la consternation de la présidente devant un homme qui, les bras au ciel, déclarait qu'on lui en demandait trop, qu'il n'avait qu'une vie, qu'il était seul dans son combat, on se reportera à deux articles de mes ER (p. 1674-1682 et 1683-1693).

Les procès qui nous ont été intentés pour délit de révisionnisme, en France comme à l'étranger, ont été exténuants. Nous avons parfois connu le découragement et la tentation de juger inutile tout système de défense digne de ce nom. Mais il faut reconnaître que ces procès ont aussi grandement renforcé notre cause. Nos adversaires refusaient toutes nos offres de débat, toute confrontation publique. Ils claironnaient que leur dossier, celui de l' « Holocauste » ou de la Shoah, était d'une solidité à toute épreuve. Aussi les seuls moments où nous avons pu les contraindre à nous affronter en champ clos et devant le public ont-ils été ces procès qu'ils avaient eu la témérité de nous intenter. En une seule circonstance nos adversaires ont pu donner l'impression de l'emporter sur le plan de la controverse historique ou scientifique. Tel a été le cas avec le procès qu'ils ont récemment gagné, à Londres, contre David Irving. Mais David Irving est tout au plus un semi-révisionniste et il connaît mal l'argumentation révisionniste. Il n'a pas su river son clou à une espèce de sous-Pressac, une sorte d'illuminé rabbinique, le juif Robert Jan van Pelt [3]. D. Irving n'a pas accepté l'offre que lui avait faite un expert comme Germar Rudolf de venir à son secours. Dans tous les autres cas où des révisionnistes ont vraiment su faire front, la confusion de l'adversaire a été manifeste. A ce titre, les deux longs procès d'Ernst Zündel à Toronto, en 1985 et en 1988, ont été exemplaires. Je ne parle pas ici des conclusions judiciaires mais des résultats obtenus par les révisionnistes sur le plan historique ou scientifique avec, d'une part, la déroute des experts et des témoins de la partie adverse et, d'autre part, à l'occasion de ces procès, les contributions significatives des chercheurs révisionnistes à l'avancée de la science historique (en particulier avec le rapport Leuchter sur Auschwitz et Majdanek).

J.-C. Pressac est mort, le 23 juillet 2003, à l'âge de 59 ans. L'homme que les médias du monde occidental avaient salué comme une sorte de génie qui avait, paraît-il, terrassé le révisionnisme en général et Robert Faurisson en particulier a disparu dans la plus complète obscurité : pas un seul organe de cette grande presse qui l'avait tant célébré n'a même signalé sa mort. [4]

Le 15 juin 1995 constitue donc, avec cet acte de capitulation de J.-C. Pressac, l'une des dates les plus marquantes de l'histoire du révisionnisme.

### **Le texte même de sa capitulation**

C'est avec maintes précautions que V. Igounet présentait en annexe de son livre le texte de son

[3] « Robert Jan van Pelt, a scholar who is clearly inferior to Pressac both intellectually as well as regarding his critical attitude » (Carlo Mattogno, « My Memories of Jean-Claude Pressac », *The Revisionist*, November 2003, p. 434).

« entretien avec Jean-Claude Pressac ». Elle écrivait :

Après avoir effectué un premier entretien avec M. Pressac, ce dernier a estimé qu'il était nécessaire de le remanier entièrement. L'entretien qui suit n'est donc pas une retranscription fidèle de l'enregistrement. Ce texte a été rédigé puis saisi sur ordinateur par Jean-Claude Pressac ; nous le reproduisons tel qu'il nous a été remis, sans corrections. Certaines questions n'ont pas été posées par l'auteur [V. Igounet]. Il va de soi que les propos de Jean-Claude Pressac n'engagent ni Valérie Igounet, ni les éditions du Seuil (p. 613).

Une note de bas de page précisait que le copyright du texte revenait à J.-C. Pressac. Dans son « entretien » de près de quarante pages, ce dernier donne d'abord l'impression de développer, non sans y apporter de surprenantes atténuations, ses vues habituelles sur les « chambres à gaz nazies ». Puis on le voit dénoncer ou contester pêle-mêle 1) à propos des gazages homicides « une accumulation de bêtises plus sottes et débiles les unes que les autres, ce qui prouve le pitoyable niveau de la science concentrationnaire, basée exclusivement jusqu'à nos jours sur les 'sacro-saints' témoignages » (p. 621) ; 2) « l'histoire communiste du camp [d'Auschwitz] » (p. 625) ; 3) « un fatras de témoignages inexploitable parce que sans critique historique » (p. 627) ; 4) « l'attitude irrationnelle » de l'historien exterminationniste Georges Wellers (p. 633) ; 5) la loi antirévissionniste [Fabius-Gayssot] (p. 638) ; 6) Pierre Vidal-Naquet qui fait partie de ceux « qui n'y connaissent rien » et qui est comparable à « une girouette creuse » [*sic*] (p. 641) ; 7) « l'obstination des anciens déportés à défendre des faits ou des chiffres historiquement inacceptables » (*ibid.*) ; 8) Danuta Czech, du Musée d'Auschwitz, « se rendant coupable de faux historique » (p. 643) ; 9) les dessins et le témoignage de David Olère dont il faisait autrefois si grand cas (p. 649). Puis, il explique que les fours crématoires n'émettaient pas de fumées et qu'on a parfois procédé à « de vulgaires montages photographiques » pour faire croire à de prétendues émissions (p. 648). Enfin, interrogé sur ses projets, il annonce qu'il prépare un livre sur l'entreprise Topf und Söhne, fabricante de fours crématoires, et qu'il y parlera des « chambres à gaz nazies » *mais, précise-t-il de manière sibylline, « sous une forme qui reste à définir et avec des résultats inhabituels »* (p. 651). L'entretien se clôt sur la question suivante : « Quelles sont vos conclusions sur toute cette affaire ? » Voici, sans autre commentaire, l'intégralité de la réponse de J.-C. Pressac, rédigée, comme de coutume, en un français approximatif :

Michel de Boüard, ancien « Nacht und Nebel » à Mauthausen, a estimé que « le dossier [du système concentrationnaire] est pourri ». D'une part, le ressentiment et la vengeance ont primé sur l'apaisement. Puis la mémoire sur l'histoire. D'autre part, la mainmise des communistes sur les principaux organes de commande dans les camps, la formation après la libération d'associations sous leur contrôle et l'établissement durant cinquante ans d'une histoire des camps « démocratiquement populaire » ont introduit le virus de la langue de bois antifasciste. Approximation, exagération, omission et mensonge caractérisent la majorité des récits de cette période. Le discrédit unanime et sans appel dont sont frappés les écrits communistes ne peut que déteindre sur une expérience concentrationnaire viciée par leurs idées et l'annihiler. – Peut-on redresser la barre ? Il est trop tard. Une rectification générale est humainement et matériellement impossible. Tout changement historique entraîne une dévalorisation de cette mémoire fixe et présentée comme définitive. Or, de nouveaux documents surgiront inévitablement et bouleverseront de plus en plus les certitudes officielles. La forme actuelle, pourtant triomphante, de la présentation de l'univers des camps est condamnée. Qu'en sauvera-t-on ? Peu de choses. En effet, magnifier l'univers concentrationnaire revient à résoudre la quadrature du cercle, à transmuter le noir en blanc. La conscience des peuples n'aime pas les histoires tristes. La vie d'un zombi n'est pas « porteuse », d'autant que la douleur subie a été ensuite exploitée et monnayée : décorations, pensions, postes, influence politique. On ne peut à la fois être victime et privilégié, voire bourreau à son tour. – De tous ces faits, terribles parce qu'ayant provoqué la mort de femmes, d'enfants et de vieillards, ne survivront que ceux établis. Les autres sont destinés aux poubelles de l'Histoire (p. 651-652).

C'est sur ces mots et c'est sur ces « poubelles de l'Histoire », appelées à recueillir le dossier « pourri » d'une histoire du système concentrationnaire inspirée par le mensonge et le lucre, que s'achèvent à la fois la confession de Pressac et le livre de V. Igounet (les pages restantes de l'ouvrage étant consacrées à : chronologie, sources, bibliographie, index et table des matières).

### **Pressac n'avait pas d'autre issue**

Certains naïfs ou faux naïfs seront tentés de rendre hommage à l'individu pour son courage ou sa

[4] En dépit d'une rumeur insistante, il me faut, une fois de plus, préciser ici que jamais J.-C. Pressac n'a été mon « collaborateur » ou mon « disciple ».

franchise. Ce serait d'abord oublier les infamies et les bassesses qu'il s'était permises sur le compte des révisionnistes. En réalité, à force de théories grotesques, de faux-bonds, de faux-fuyants, de faux-semblants, de volte-face et de retournements sur lesquels je ne reviendrai pas ici, J.-C. Pressac a fini par se retrouver seul. Non seulement il s'est vu, plus que jamais, traqué par les révisionnistes qui, à l'occasion de chacune de ses nouvelles élucubrations, démontraient sa sottise et ses contradictions, mais aussi, devant ses échecs répétés et ses promesses non tenues, tous les puissants qu'il avait voulu servir lui donnaient son congé et lui supprimaient ses gages. A la fin, il leur avait promis qu'il relèverait le défi révisionniste et qu'à défaut de montrer une « chambre à gaz nazie » il en dessinerait une. Las ! Il s'est finalement rendu compte que le dessin technique de cette magique chambre à gaz était aussi irréalisable sur un ordinateur que ce qu'il appelait lui-même « la quadrature du cercle ». Puis, il avait promis un livre sur les archives de la compagnie Topf und Söhne, mais l'étude de ces archives et des procès intentés après la guerre aux responsables ou au personnel de la compagnie ne pouvait que contredire plutôt que corroborer l'existence des « chambres à gaz nazies ». Un tel échec, sur toute la ligne, ne pouvait plus être tenu caché. En pareille situation, le malheureux Pressac n'avait plus qu'à rendre les armes. C'est ce qu'il a fait le 15 juin 1995 [5].

Placés dans une situation identique, pris en flagrant délit de mensonges éhontés, les Raul Hilberg, les Elie Wiesel ou les Claude Lanzmann, eux, ne capitulent pas. Cela s'explique. Ils ont pour eux cet atavique aplomb dans le mensonge qu'en leur langue ils appellent *shutzpah* et qui manquait au catholique français J.-C. Pressac. Et puis, même s'ils se déchirent entre eux à belles dents, ces trois éminents juifs trouveront toujours dans leur communauté de puissants appuis pour les défendre. L'expérience nous l'enseigne : si, par malheur pour elle, une gloire de la littérature holocaustique se trouve un jour publiquement convaincue de mensonge, la règle est la suivante : ou bien il s'agit d'un juif et l'intéressé se tirera d'affaires, ou bien il s'agit d'un shabbat goy, c'est-à-dire d'un non juif qui s'est mis au service des juifs, et il sera livré aux chiens. Jean-Claude Pressac aura connu une destinée comparable à celle d'un Benjamin Wilkomirski, – né, en réalité, Bruno Grosjean, – d'une Laura Grabowski, – née, en réalité, Laura Rose Wilson, – ou d'un Enric Marco, qui, avec une prodigieuse réussite, s'était, de toutes pièces, pourvu d'une identité et d'une expérience d'ancien déporté.

On peut dire qu'en toute justice Jean-Claude Pressac a mérité son sort.

15 juin 2005

---

[5] Sur l'amertume des auteurs juifs à l'endroit de Pressac, on se reportera à deux de mes pièces datant de 1996 : « *Le Monde juif* contre Jean-Claude Pressac » et « *Pauvre Pressac !* » (*ER*, p. 1753-1754).

## ***Comment contourner la censure juive et accéder au site de l'AAARGH***

Obtempérant à diverses associations (la plupart juives, bien entendu), un juge parisien a ordonné le 13 juin 2005 la fermeture du site internet de l'AAARGH. Trois fournisseurs d'accès (France-Télécom, Tiscali et AOL) ont fait appel de cette décision inique qu'on pourra toutefois contourner de diverses façons (anonymiseurs, etc.) mais, pour le moment, l'accès le plus simple au site français de l'AAARGH passe par ... les Western Samoa (Pauvre France !):

**<http://litek.ws/aaargh>**

Adresse de l'AAARGH : [aaarghinternational@hotmail.com](mailto:aaarghinternational@hotmail.com)

## **Le « Plan Birobidjan » des Allemands (complément)**

Dans le n° 4 de *Dubitando*, nous avons exposé que les Allemands avaient proposé aux Soviétiques en 1940 de déporter les juifs du Reich et de Pologne en Ukraine et au Birobidjan. Notre source était une étude publiée en 2002 par Ilya Altman et Claudio Sergio Ingerflom, lesquels se référaient à un livre publié en 2001 par Gennadi V. Kostyrchenko.

Pavel Polian, historien et démographe russe connu pour son livre sur les déportations effectuées par les Soviétiques, vient de publier dans le quotidien allemand *Süddeutsche Zeitung* le contenu d'une lettre adressée le 9 février 1940 à Viatcheslav Molotov, ministre soviétique des Affaires étrangères, par Evgueni Tchekmeniov, responsable soviétique du repeuplement, et dans laquelle ce dernier évoque la proposition allemande. « *Nous ne pouvons pas prendre ces juifs. Nous en avons déjà une quantité effrayante de notre côté.* », écrivait notamment Tchekmeniov. On trouvera ici en plus la confirmation de ce que le monde entier partageait le dégoût que les Allemands éprouvaient pour les juifs.

MHC

Source : Yahoo, 14 juin 2005 reprenant Reuters, Berlin :  
<http://fr.news.yahoo.com/050614/290/4gni2.html>

# Histoire de trous

Maurice Haas-Colle

*L'historiographie de l'extermination des juifs est riche en extravagances de toutes sortes. En voici un exemple. [1]*

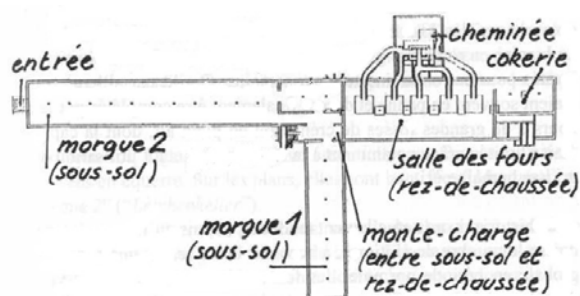
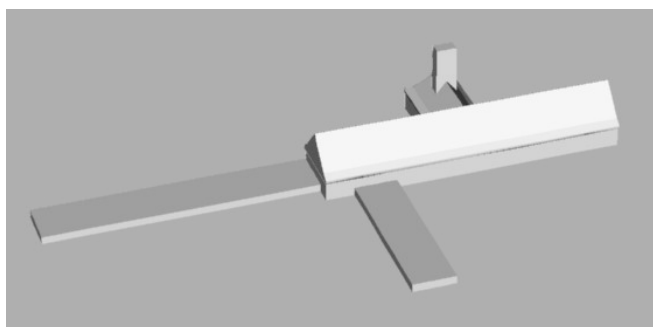
## 1. Genèse et évolution

Initialement, témoins et historiens étaient fort confus sur la façon dont les Allemands auraient exterminé les juifs : ils racontaient qu'ils utilisaient qui le feu, qui la vapeur, qui l'électricité tantôt dans des piscines tantôt sans piscines, qui la chaux vive, qui du poison, qui des pompes à vide, qui le « *Hammerluft* » (une sorte de marteau à air comprimé ?), qui des pompes de « *désoxygénation* », qui la fusillade, qui l'arme blanche, etc., certains (Pourquoi pas, après tout ?) parlant aussi de gaz (avec ou sans bain chaud). [2] La commission soviétique qui enquêta à Auschwitz en 1945 et interrogea 2.819 ex-détenus, déclara le 6/5/1945 que plus de 4 millions de détenus y avaient été exterminés « *passés par les armes, morts de faim, empoisonnés et atrocement torturés* ». Certes, par la suite, cette commission parlait de gaz mais ce n'était qu'un exemple qu'elle donnait des « *mauvais traitements* » réservés aux détenus. Pour ce qui est des corps des juifs exterminés, l'historiographie naissante enseignait couramment que les Allemands les détruisaient (dans des hauts-fourneaux, selon certains), les cendres pouvant servir d'engrais ou de nourriture aux poissons [C'est ce que B-H. Lévy a encore affirmé naguère.] ou encore qu'ils les usinaient pour en faire du savon, du cirage ou des lubrifiants.

Au terme d'un processus quasi darwinien, c'est la thèse de la chambre à gaz qui a finalement triomphé et a eu les faveurs des historiens. Cette thèse est un vrai monstre mais pouvait-il en être autrement ? Restait aux historiens à définir un certain nombre de modalités :

- Quel type de gaz ? En ce qui concerne les deux plus grands crématoires d'Auschwitz (les crématoires II et III), dans lesquels la quasi-totalité des juifs entrés dans ce camp ont été gazés [3], les historiens ont très vite retenu le gaz cyanhydrique (HCN) dégagé par les granules de l'insecticide Zyklon-B. Le choix des historiens a été dicté par le fait que les Allemands utilisaient ce gaz pour désinfecter, d'une part, les logements des détenus, d'autre part, leurs effets et les objets de literie dans des (petites) chambres à gaz ; il y avait une vingtaine de chambres de ce type à Auschwitz.

- Comment introduisait-on ce Zyklon-B dans la chambre à gaz ? Certains prétendent encore que les chambres à gaz étaient camouflées en salles de douches ; le gaz, ont prétendu certains, était introduit par les pommes de douche voire par des robinets mais, finalement, les historiens décrétèrent que le Zyklon-B était introduit par des ouvertures pratiquées dans le toit des chambres et surmontées de petites cheminées. Là encore, il y avait deux variantes : pour certains, le Zyklon était distribué par les piliers de soutènement (en béton armé) du toit ; d'autres prétendaient qu'il

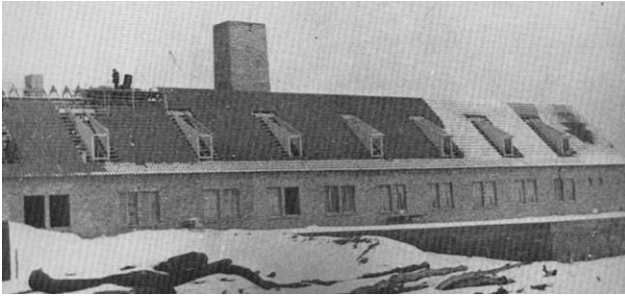


[1] L'essentiel de cet article a été tiré de J-M Boisdefeu, *La Controverse (...)* / T.1 : *L'examen des preuves*, 1996.

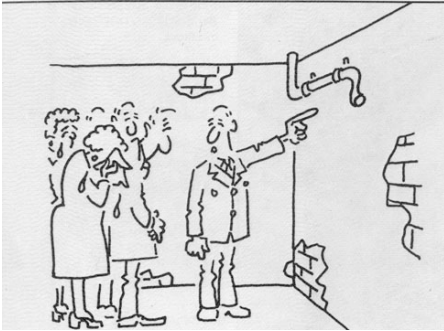
[2] Le très estimé *New York Times* précisait le 30/8/1944 en première page qu'à Maidanek, « les victimes prenaient toujours un bain avant l'exécution parce que l'eau chaude dilatait les pores de la peau et accélérerait l'action du gaz ».

En ce qui concerne Auschwitz, R. Faurisson dit que la fable de la chambre à gaz fut créée en avril 44 en Europe centrale par 4 évadés dont le fameux Vrba et le rabbin Weissmandel ; elle fut transmise par G. Riegner du CJM et officialisée à Washington en novembre 44 par la publication du *War Refugee Board Report*. (*Ecrits Révisionnistes*, Vol. I, p. 676 et Vol. II, p. 684)

[3] Dès lors, nous ne traiterons plus que de ces deux crématoires d'Auschwitz, voire que du seul crématoire II (croquis ci-dessus).



Ci-contre, le crématoire II au cours de sa construction. En bas à droite la « chambre à gaz » : son toit, recouvert d'une fine couche de neige, n'a (et n'aura jamais, selon nous) ni cheminées ni orifices pour l'introduction du gaz. (Photo de Kamann, jan. 1943)



Ci-contre : Konk, « Aux voleurs », Albin Michel, 1986, p. 60. Ce dessin est repris par Pressac, « Auschwitz : Technique (...) », p. 16, pour illustrer l'état de décrépitude de l'histoire officielle. Depuis, toutefois, rien n'a changé !

était introduit en dehors de ces piliers : c'est finalement cette dernière version qui sera retenue par les historiens. Il s'était d'ailleurs trouvé durant la guerre des témoins pour affirmer cette thèse. Ainsi, dans leur rapport de 1944, les célèbres témoins Vrba et Wetzler parlaient de **3** trous dans les toits des grands crématoires II et III. C'est aussi le nombre qui a été retenu dans un faux des plus grossiers connu sous le nom de « rapport Franke-Gricksch » du nom d'un gradé SS censé avoir visité Auschwitz ; par contre, après la guerre, le célèbre SS Pery Broad déclara qu'il y en avait **6** ; un certain Rosenblum (cité par Lifton) en avait vu **2** et A.S. Fajnzylber (cité par Pressac) **un** seul. Enfin, comme nous le verrons, les photos prises en 1944 par l'aviation américaine montraient [peut-être bien] 4 taches sur le toit des crématoires et ces taches ayant été identifiées [à tort] comme étant les ouvertures pour le Zyklon-B, les historiens optèrent finalement pour le nombre de **4**.

Il y avait effectivement des ouvertures semblables (encore bien visibles aujourd'hui) mais au nombre de **5** dans la salle des fours. Il est bien possible que ce soient ces trous (des événements) qui aient alimenté l'imagination des témoins. Nous en reparlerons.

- Point complémentaire au point précédent : les ouvertures pratiquées dans le toit de la chambre à gaz auraient été équipées de colonnes grillagées descendant jusqu'au sol. Dans quel but ? Dans le but de disperser les granulés au milieu de 3.000 juifs entassés les uns contre les autres ? Ce n'est pas évident du tout ; en réalité et curieusement, aucun historien n'a jamais clairement indiqué quelle aurait bien pu être l'utilité de ces colonnes grillagées. A noter que, comme nous l'avons dit ci-dessus, maints témoins ont dû confondre ces colonnes hypothétiques avec les 7 piliers en béton (armé) qui supportaient le toit de la chambre à gaz.

## 2. Témoignages de Tauber et Kula

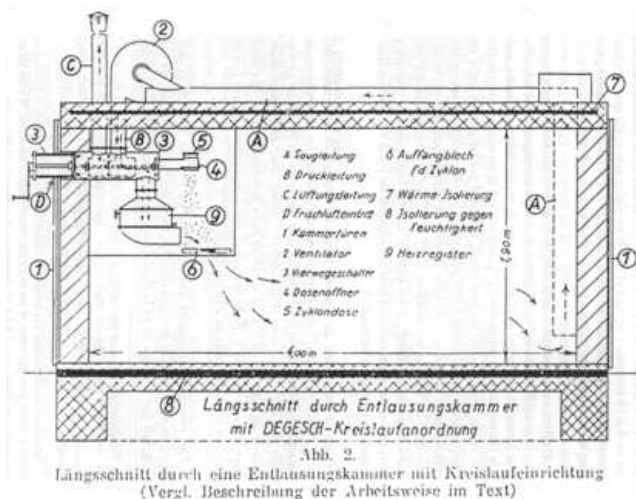
A l'appui de cette thèse des colonnes grillagées, les historiens citent les témoignages des anciens détenus Henryk Tauber, lequel décrit succinctement le dispositif d'introduction en fil de fer et Michal Kula, lequel prétendit l'avoir fabriqué. Ces témoignages ont été recueillis en 1945 par le célèbre juge d'instruction polonais (et communiste) Jan Sehn. Toutefois, comme on va le voir, on ne peut guère s'en satisfaire.

- D'après ces témoins, ces colonnes grillagées avaient une hauteur de 3 mètres et étaient d'une section de 70 x 70 centimètres. Comme, d'une part, la hauteur de la chambre à gaz était de 2,41 m et, d'autre part, la dalle de béton formant le toit était épaisse de 20 cm et était recouverte d'une couche de terre de 50 cm, on voit bien qu'on ne pouvait introduire ces colonnes grillagées par l'intérieur car il aurait fallu des trous de 1 m de large ; si on les introduisait de l'extérieur, il fallait évidemment le faire par des ouvertures ayant au moins 70 cm de côté.

- Le 25/7/45, soit 6 semaines après le témoignage de Kula au procès Höss, J. Sehn a établi la liste des travaux réalisés à la *Schlosserei* (la *Serrurerie*, service dans lequel travaillait Kula) et on n'y trouve pas trace du travail que Kula a prétendu avoir réalisé. [4]

[4] Carlo Mattogno, *VffG*, nr 3, Sept. 2002, p. 58.

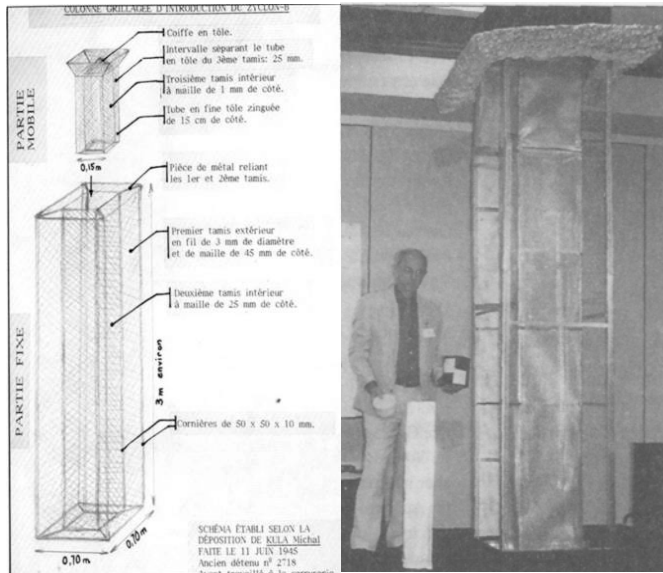
• Ce système, dit Pressac, permettait une bonne diffusion du gaz. En fait, il aurait plutôt contribué à reconstituer la boîte de Zyklon-B dans la partie inférieure de la colonne ; or, c'était l'inverse qu'il fallait faire. Dans les blocs de logement à désinfecter, on répandait à terre le Zyklon-B ; les chambres à gaz d'épouillage étaient équipées d'un dispositif de diffusion et d'extraction du gaz de marque *Degesch* spécialement conçu pour des chambres à gaz. Dès lors, il est incroyable que les Allemands n'y aient pas pensé quand, s'il faut en croire Pressac, ils auraient entrepris la conversion, dès avant leur finition, des morgues en chambres à gaz. **Les historiens**



**Croquis d'une chambre à gaz de désinfection (en réduction) équipée du système Degesch-Kreislauf en haut à gauche.**

**apparemment n'en connaissaient pas l'existence !** A défaut de l'utiliser, il aurait encore mieux valu lancer le contenu de la boîte de Zyklon-B à la volée par l'ouverture : ç'aurait encore été plus efficace que l'emploi de cet invraisemblable treillis en fil de fer.

• Le chercheur Robert H. Countess, a construit une colonne selon les indications données par Kula [5] et les révisionnistes en ont discuté lors d'une de leurs conférences à Cincinnati en 2003 :



**A gauche, le croquis de Kula (Pressac, « Auschwitz : Technique (...) », p. 487) et à droite, la reconstitution de Countess.**

leurs conclusions confirment que cette histoire est des plus farfelues qui soient. Ces colonnes constituent bien une absurdité.

### 3. « 4 Drahtnetzeinschiebvorrichtung »

Quand un des crématoires de Birkenau était terminé, les services du camp procédaient à sa réception ; dans l'inventaire établi le 31/3/43 lors de la réception du crématoire II, on trouve pour la morgue 2 (où les juifs sont censés se déshabiller avant de passer dans la morgue 1 où ils sont gazés) la mention de « 4 Drahtnetzeinschiebvorrichtung », qu'on pourrait traduire par « 4 dispositifs d'introduction en treillis de fil de fer » ; on notera qu'on ne trouve rien de semblable dans l'inventaire du crématoire III réalisé le 24/6/43. Le rédacteur de l'inventaire, dit Pressac, s'est

[5] Robert H. Countess, « Die Kula-Säule (...) », Vffg, Ap. 2004, p. 56.

trompé de ligne : il devait porter cette mention dans l'inventaire de la morgue 1 (la chambre à gaz), car ces dispositifs étaient les colonnes grillagées de Kula mais Pressac ne donne aucune preuve de la pertinence du lien entre ces « 4 dispositifs » et l'introduction du Zyklon-B.

Alors qu'est-ce que ce « dispositif » ? Comme le suggère le verbe « *einschieben* » dérivé du mot « *Schub* », c'étaient probablement, dit l'Allemand Gauss, des dispositifs d'enfournement des corps dans les fours. Ce qu'a décrit Kula pourrait n'être que de simples armatures pour les piliers en béton armé.

#### 4. Les trous : analyse des vestiges et des photos aériennes de 1944

Parlons maintenant de ces fameux quatre orifices percés dans le toit en béton de la morgue 1 du crématoire II (et du III). En fait, l'examen des ruines ne laisse apparaître que deux orifices. Commentant un cliché, dans lequel on peut voir le plus gros de ces deux « trous », Pressac écrit :

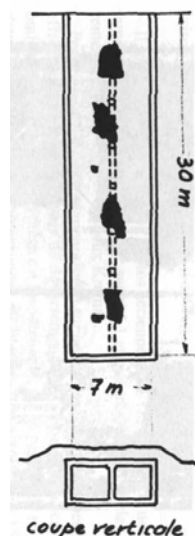
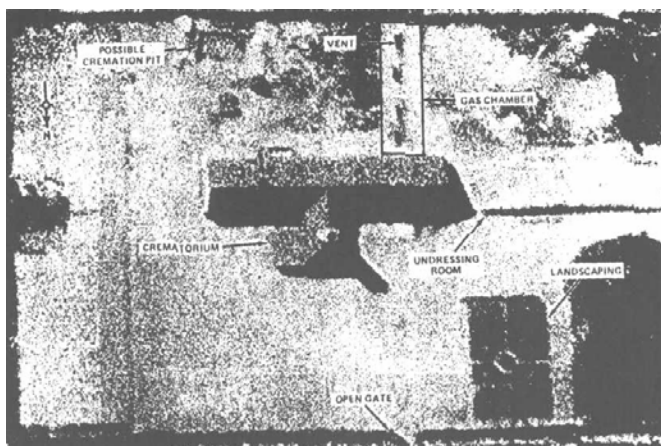
« (...) en haut, à gauche, le trou dans le plafond est supposé être l'une des ouvertures par lesquelles on introduisait le Zyklon-B, mais la position des 2 trous qui peuvent être vus aujourd'hui ne correspond pas à celle de la photo de l'US Air force du 25/8/44. La raison de cette différence à ce jour inexplicquée pourrait bien simplement être le fait que le toit s'est déplacé considérablement quand on l'a dynamité ».

Plus loin, Pressac précise :

« Selon la photo de l'aviation américaine du 24 août 44 [lire 25 août 44], les 4 points d'introduction étaient situés le long d'une ligne longitudinale sur la partie EST de la dalle. L'examen des ruines permet de vérifier la présence de deux trous à l'extrémité Sud mais dans la moitié OUEST. Personne, à ce jour, ne semble s'être préoccupé de cette contradiction ni l'avoir expliquée. » [6]

Ce début d'explication n'est pas convaincant du tout, car les photos de Pressac lui-même permettent au lecteur qui n'a pas visité Auschwitz de constater que le dynamitage n'a pas soufflé le toit, qui s'est désarticulé sans se déplacer de façon importante. En fait, les « trous » auxquels Pressac fait allusion sont postérieurs à la guerre : Walendy, Leuchter, McCalden, Provan, Renk, Mattogno et d'autres en donnent des clichés qui montrent que l'armature métallique a été dénudée à ces endroits puis repoussée (probablement par des pillards polonais à la recherche de l'« *or des juifs* »). Bien que le dynamitage des crématoires ait fort abîmé la dalle, il en reste encore des pans entiers sur toute la largeur de la chambre à gaz et les photos semblent indiquer qu'il n'y a jamais eu de trous là où il aurait dû y en avoir.

Il reste, dira-t-on, que les photos de l'US Air Force, notamment celle du 25/8/1944 dont parle Pressac montrent clairement 4 taches correspondant aux 4 cheminées pour l'introduction du Zyklon-B et à leur ombre projetée, mais cette thèse est insoutenable, car la partie non recouverte de terre des cheminées, nous dit Pressac lui-même, n'avait que 10 à 15 cm de hauteur et, de plus, elle était partiellement cachée par les herbes poussant sur la butte. Pour d'autres, ces taches devaient correspondre à des arbustes plantés sur la butte qui coiffait la morgue 1 mais cette thèse est également insoutenable : en 1988, lors du procès Zündel, un spécialiste de la photo aérienne, Kenneth R. Wilson, avait déjà fait remarquer que ces taches n'avaient pas de hauteur (et pas de



A gauche, l'agrandissement de la photo de l'US Air Force du 25 août 1944 montrant le crématoire II et sa chambre à gaz (contours renforcés).

A droite, l'agrandissement schématisé de la chambre à gaz du crématoire II (Photo du 25 août 1944 tournée de 180°). Outre les 4 taches figurant sur la photo, on y voit les 2 trous actuellement visibles dans les ruines (d'après Gauss), la

**poutre longitudinale et les 7 piliers qui soutenaient le toit.**

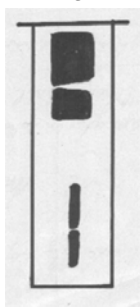
[6] Pressac, *Id.*, p. 353

formes régulières). Depuis, un géologue canadien, John C. Ball, a confirmé qu'elles ne peuvent pas correspondre à des ombres ; d'après Ball, la CIA, laquelle a été seule à avoir accès à ces photos jusqu'à leur diffusion en 1979 [avec le Yad Vashem, semble-t-il], les a tout simplement maquillées [de façon grossière] pour faire croire à l'existence de 4 orifices. [Elle ne savait sans doute pas que les témoins avaient parlé de 1, 2, 3 ou 6 trous !] Qui plus est, si le 25/8/1944, les deux crématoires sont dotés de ces taches et cela de façon très visible, par contre, seul le crématoire III en est doté les 31/5/1944 et 13/9/1944. La photo aérienne de la Luftwaffe du 8/7/1944, elle, ne montre absolument aucune tache ni sur le II ni sur le III.

Autre sujet d'étonnement : ces taches ont plusieurs mètres de long ; tout le monde peut s'en convaincre facilement, sachant que la chambre à gaz mesurait intérieurement 30 m de long et 7 m de large. Les 4 taches sur le crématoire III ont 3 à 4 m de long ; elles sont plus régulières que sur le II et pourraient donner l'impression d'être des ombres ; malheureusement, non seulement ce ne peut être le cas pour les raisons développées par Ball et Pressac, mais l'orientation de ces ombres projetées éventuelles ne correspond pas à la position du soleil. Décidément, le faussaire de la CIA aurait été des plus maladroits.

Le lecteur a ici une nouvelle occasion de vérifier le peu de sérieux de l'historiographie holocaustique. En effet, comme le remarque Pressac lui-même, les historiens ne semblent pas dérangés le moins du monde par cette absence des 4 ouvertures de déversement du Zyklon-B dans les ruines et ils continuent à nous en parler comme si elles existaient ! Le seul à s'en être préoccupé est Pressac, chercheur qui se voulait rationaliste mais qui était handicapé par son adhésion au dogme. Dès lors, sa démarche était irrationnelle :

- Comme nous l'avons vu, il croyait reconnaître sur la photo de l'US Air Force, 4 ouvertures dans la partie Est du toit : comme le lecteur peut le vérifier, c'est déjà là une affirmation fort contestable, mais passons.
- Examinant les ruines, non seulement il ne retrouvait plus que 2 « trous » (sans se demander où ont bien pu passer les deux autres trous ; c'est pourtant une question qui vient toute seule à l'esprit.), mais il les retrouvait dans l'autre moitié de la dalle !
- N'importe qui de conséquent en déduirait que ces orifices relèvent de l'imaginaire, mais pas lui : d'une part, il décrétait sans preuve que les 4 « dispositifs d'introduction en treillis de fil de fer » étaient des dispositifs s'adaptant à 4 orifices d'introduction du Zyklon ; d'autre part, il devait bien constater *de visu* que ces 4 orifices n'existent pas ; il en concluait donc simplement qu'il y a là comme un mystère. Un mystère : voilà le mot qui convient pour décrire l'extravagance où conduit le dogme.



Il nous faut encore rappeler qu'en janvier 2004, l'Université de Keele a publié une photo prise par la RAF le 23/8/44 soit deux jours avant celle de l'USAF (Voyez *Dubitando* n° 2) ; des taches apparaissent également sur le toit de la morgue 1 du crématoire II. Elles sont assez différentes de celles de la photo américaine. Ces taches probablement d'origine sont également difficiles à intégrer dans la version holocaustique. Il se pourrait que la photo américaine montrait des taches identiques avant que le faussaire ne la trafique. C'est encore plus simple en ce qui concerne le crématoire III : la photo de la RAF ne montre aucune tache et le faussaire américain a donc tout simplement ajouté les quatre marques censées correspondre aux orifices de déversement du Zyklon-B.

En résumé, le **seul** élément sur lequel les historiens se fondent pour affirmer qu'il y avait 4 orifices sur le toit des crématoires II et III est un faux évident.

## 5. Un drôle du nom de Van Pelt

Comme nous avons déjà eu l'occasion de le dire, Pressac a été excommunié pour « *crypto-révisionnisme* » et remplacé dans cette fonction de technicien de l'Holocauste par un architecte judéo-canadien d'origine hollandaise du nom de Van Pelt ; ainsi que le lecteur a pu en juger, on avait déjà entendu des propos étranges de la part des historiens officiels et on avait même parfois atteint les limites du ridicule ; Van Pelt va faire un pas de plus et dépasser franchement ces limites, qui plus est devant une cour de justice londonienne. En 1999/2000, l'historien David Irving, s'estimant diffamé par l'historienne judéo-américaine Lipstadt (qui l'avait accusé de révisionnisme, de racisme et d'antisémitisme) lui intenta un procès (que la presse continentale s'est gardée de couvrir convenablement) ; l'action d'Irving n'était que pure coquetterie car ce grand historien est, quoi qu'il dise, en partie révisionniste : d'ailleurs, il fut débouté et ce verdict n'est pas totalement inique. Une partie des débats porta précisément sur les ouvertures dans le toit des crématoires.

Bien qu'ayant refusé le concours d'avocats et d'experts révisionnistes (R. Faurisson, G. Rudolf ou C. Mattogno), Irving réussit sur ce point à acculer Van Pelt, expert de la défense, et ce dernier dut faire l'aveu public qu'il n'y a pas d'ouvertures sur le toit du crématoire II :

● Irving : « *Vous n'avez vu aucun trou dans le toit, n'est-ce pas, quand vous y êtes allé ? Vous n'avez trouvé aucun trou ?* »

● Van Pelt : « *Non, je n'ai pas vu les trous pour les colonnes [de Kula].* »

● Irving : « *Ni pour l'introduction de l'acide cyanhydrique ?* »

● Van Pelt : « *Non.* » [7]

Toutefois, prétendit Van Pelt, il y avait eu des trous mais après l'arrêt des gazages en fin 1944, les Allemands avaient enlevé les équipements de gazage, à savoir les colonnes en fil de fer et les cheminées extérieures ; puis, ils avaient rebouché les ouvertures avec du béton frais ; après quoi, ils avaient dynamité le bâtiment ; de la sorte, conclut Van Pelt, aujourd'hui, on ne peut plus voir les trous dans les ruines du crématoire. Reboucher des trous dans une dalle de béton armé ! Et sans que cela puisse se voir ! Et dire que ce Van Pelt est architecte et même professeur d'université (à l'University of Canada à Waterloo) ! On a appris par la suite par le *Times* de Londres que les appuis de Lipstadt avaient alors demandé aux Polonais d'examiner d'urgence le toit à la recherche de ces trous rebouchés mais, hélas pour eux, en vain : pas plus de trous rebouchés que de trous ouverts ! [8]

Mais cela n'est pas de nature à impressionner Van Pelt qui rétorque alors que ces trous ont bien existé puisque d'anciens détenus en témoignent ! Et de citer les témoignages de Tauber et Kula. Toutefois, nous avons vu que, d'après ces témoins, les colonnes grillagées avaient une hauteur de 3 mètres et étaient d'une section de 70 x 70 centimètres : il aurait donc fallu les introduire dans le toit par l'extérieur puisque le plafond n'était qu'à 2,41 m du sol et les trous dans la dalle auraient dû être des carrés d'au moins 70 centimètres de côté, ce qui fait qu'aujourd'hui encore, on devrait en trouver la trace. [Pour les introduire de l'intérieur, il aurait fallu des trous encore plus grands.] Il en faut plus pour désarçonner un juif pieux : Van Pelt d'affirmer alors que, si on ne trouve pas la trace des trous, c'est pour la raison qu'ils étaient beaucoup plus petits que le prétendaient ses devanciers (dont Pressac), ce qui explique qu'on ne les distingue plus aujourd'hui ; en conséquence, Van Pelt va alors corriger le témoignage de Tauber et Kula et leur faire dire ce qu'ils n'ont pas dit (ni dessiné, puisque Kula a même remis un croquis) : le haut des colonnes qu'ils ont décrites aurait été de plus faible section que le bas des colonnes. « *Comme un entonnoir ?* », suggère alors le juge Gray qui présidait le tribunal ; « *Oui, comme un entonnoir.* » répond Van Pelt ! On notera au passage que le problème reste insoluble si on réduit de la même façon les trous et les colonnes à y introduire !

Tout cela est extravagant ! Résumons-nous : il n'y a aucune preuve matérielle de l'existence de ces orifices, au contraire ; alors les historiens juifs se rabattent sur des témoignages invraisemblables de détenus juifs recueillis par un juge communiste et comme, de plus, ces témoignages ne correspondent pas bien à la thèse défendue par ces historiens juifs, un autre juif (Van Pelt) entreprend de les corriger en conséquence. Bref, (malgré ce Kula qui était catholique) une histoire juive !

Van Pelt a récidivé : dans un livre qu'il a publié à la suite du procès, il répète sa « *certitude morale* » (« *moral certainty* ») que les trous du toit du crématoire II ont été rebouchés avant le dynamitage des installations. [9]

Il nous faut encore ajouter que des photos ont été prises au sol en 1943 par un SS du nom de Kamann ; ce SS a pris une série de photos des travaux et trois de ces photos montrent la prétendue chambre à gaz du crématoire II. Sur l'une de ces photos, on aperçoit 3 objets qui pourraient passer pour des cheminées destinées à l'introduction du Zyklon-B mais qui ne correspondent en rien à ce que montrent les photos de l'US Air Force ; elles ont fait et continuent de faire l'objet d'analyses et de controverses. Nous ne pouvons nous y attarder faute de place. (Mais peut-être en reparlerons-nous un jour ou l'autre ?)

D'autres exterminationnistes ont tenté de justifier la thèse officielle, tels Joseph Provan, Michaël Shermer (le faux sceptique bien connu), Daniel Keren *et alii* ; tous, de façon aussi extravagante que Van Pelt. [10]

## 6. Des orifices d'origine dans les crématoires

On notera qu'on retrouve dans les ruines des crématoires II et III plusieurs orifices d'origine et comme le montrent les photos reprises à la page suivante, ils ne donnent lieu à aucune discussion

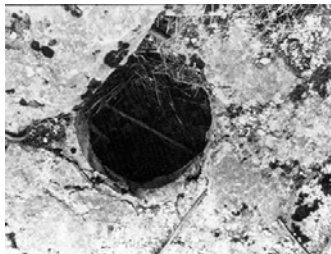
[7] *The Journal of Historical Review*, Vol. 18, Number 4, July/Aug. 99

[8] *L'Autre Histoire*, n° 15, Août 2000, p. 42.

possible. Dès lors, il est évident que, s'il y avait eu des orifices pour le déversement du Zyklon-B, on les retrouverait aussi.

## 7. Conclusion

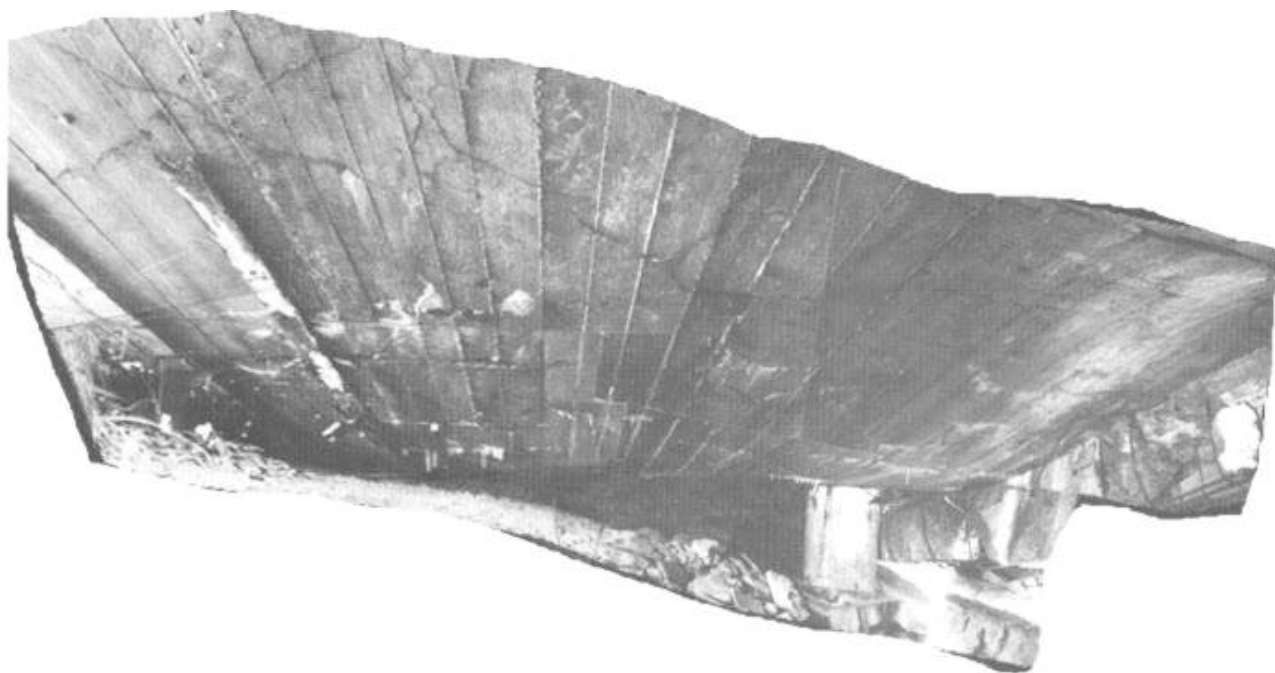
On voit bien que, comme l'a dit Robert Faurisson, « **No holes, No 'Holocaust'** ». Alors, si vous rencontrez quelqu'un qui croit à ces gazages holocaustiques, demandez-lui donc de vous expliquer comment on introduisait les granulés de Zyklon-B dans la chambre à gaz. Et envoyez-nous sa réponse. Nous la publierons.



A gauche, un des cinq orifices (des événements) qui se trouvaient dans le plafond (effondré) en béton armé de la salle des fours du crématoire III (Pressac, *Id.*, p. 366)

A droite, un orifice dans le plafond (effondré) de la morgue 2 (la salle de déshabillage) du crématoire II ; cet orifice de 25 cm de diamètre servait au passage d'une canalisation d'aération. (Pressac, *Id.*, p. 365)

Ci-dessous, le plafond de la morgue 1 (la chambre à gaz) du crématoire II prise de l'intérieur de la morgue. On distingue bien les traces laissées par les planches du coffrage utilisé pour couler la dalle de béton ; on distingue aussi au fond un des 7 piliers et, à sa droite, la poutre, lesquels soutenaient ce plafond. (Pressac, *Id.*, p. 354)



[9] Voyez Samuel Crowell, *The Journal of Historical Review*, Vol. 21, Nr 1, January/February 2002, p. 39.

[10] Voyez notamment Brian Renk, « *Etude de cohérence à propos des dernières preuves en date de l'existence des ouvertures d'introduction du Zyklon dans le crématoire II d'Auschwitz-Birkenau* », *Etudes révisionnistes*, Vol. 3, vers 2002, p. 140 sqq. et Carlo Mattogno :

- en réponse à J. Provan : « *Keine Löcher, keine Gaskammer(n)* », *VffG*, Heft 3, Sept. 03, p. 284 sqq.
- en réponse à Daniel Keren, Jamie McCarthy et Henry Mazal, auteurs de « *The Ruins of the Gas Chambers : A Forensic Investigation of Crematoriums at Auschwitz I and Auschwitz-Birkenau* », *Holocaust and Genocide Studies*, 9(1) (2004), p. 68-103 : « *Die Einfüllöffnungen für Zyklon-B –Teil 2 : Die Decke des Leichenkellers von Krematorium II in Birkenau* », *VffG*, Heft 3, Nov. 04, p. 275 sqq.



**Bradley Smith, *Confidences d'un révisionniste américain***  
(Traduction de *Break His Bones / The Private Life of a Holocaust Revisionist*, 2002)

**Présentation de Robert Faurisson**

Bradley Smith voit le jour en 1930 à Los Angeles au sein d'une famille ouvrière de tradition catholique mais peu pratiquante. Enfant, il aime les histoires que sa mère lui lit ainsi que la pratique personnelle de la lecture. Vers l'âge de 10 ou 11 ans, il découvre *La Chanson de Roland*. Sa décision est prise : tel Roland, il sera un héros et, cela va de soi, il trouvera la mort pour son peuple sur un champ de bataille. Car si l'on n'est pas tué pour son idéal, c'est qu'on ne lui a pas tout sacrifié ou bien que cet idéal n'en vaut pas la peine.

Dans son adolescence, le jeune Bradley s'enivre d'histoires héroïques tirées de la guerre de Sécession ou des combats contre les Indiens. Bien plus tard, en 2001-2002, à l'âge de plus de 70 ans, au moment de rédiger les confidences qu'on va lire, il se reprochera d'être resté un adolescent de 16 ans. Tour à tour lui en feront grief sa mère, ses femmes ou ses compagnes successives, ses enfants et ses amis, qui tous le chérissent car il est attachant. Il faut dire qu'il a un don particulier pour se lancer dans des batailles perdues d'avance. Doué pour écrire, il publiera des livres qui ne rapporteront aucun argent au foyer mais lui vaudront seulement des ennuis et des ennemis. Ce qui ne l'empêchera pas d'affirmer que son problème, c'est qu'il n'a pas d'ennemis, car tous ceux qui l'ont pris en haine, il persiste à les tenir pour des amis potentiels. Sa vie durant il restera un Américain apparemment incapable de rien comprendre au business ou au dollar.

Dans son enfance et dans son adolescence il a été une sorte de Roland de Roncevaux égaré en Californie du Sud et, plus tard, ainsi qu'on le verra par son récit, il empruntera souvent pour nous les traits d'un Don Quichotte de la Manche dont on croit voir la silhouette se découper sur le fond des montagnes de la Sierra Nevada californienne. Elancé et vigoureux à l'âge adulte, il a ensuite fini par prendre les rondeurs de Sancho Pança.

Dans sa 8<sup>e</sup> édition, qui date de 1932, le *Dictionnaire de l'Académie française* proposait du Don Quichotte une définition que je trouve élégante et parlante. Qu'on en juge !

**Don Quichotte**, nom masculin. Celui qui, comme le héros célèbre de ce nom, se fait à tout propos, et même hors de propos, le redresseur des torts, le défenseur des opprimés ; qui soutient, dans un esprit généreux et chimérique, une cause qu'il n'a pas les moyens de faire triompher. *Faire le Don Quichotte. Il s'est fait le Don Quichotte de toutes les causes perdues.*

Tandis que l'héroïsme trouve à s'exprimer aussi bien chez l'homme que chez la femme, il est à craindre que le donquichottisme, lui, soit l'apanage de l'homme et que la femme, pour sa part, ne voie là, chez son compagnon, qu'une sorte d'enfantillage, qui la dérouté. Chez Bradley Smith, le donquichottisme prend une couleur subtile et touchante, teinté qu'il est de cet humour anglo-saxon si difficile à rendre en français.

Jusqu'à l'âge de 17 ans, le jeune garçon fréquente l'école et le collège. Il ne trouve guère d'intérêt à la messe et à cette école du dimanche où sa mère estimait que tout enfant devait se rendre bien que, pour sa part, elle ne voulût rien avoir à faire avec l'Eglise catholique romaine. Il gagne quelque argent en livrant des journaux, en travaillant au service d'entreprises de produits laitiers ou en vendant des crèmes glacées. A 17 ans, il veut être Marine mais n'a pas l'âge requis. A 18 ans, il s'engage dans l'armée ; il y est opérateur radio mais, comme il s'ennuie, le voici qui se porte volontaire pour la Corée en guerre. Il y est deux fois blessé et se retrouve hospitalisé pendant de longs mois au Japon et en Californie. Il quitte l'armée, entre aux chemins de fer en qualité de serre-frein, est blessé dans un accident, devient adjoint de shérif, puis se fait torero au Mexique, participe à de nombreuses corridas, tombe malade, se rend à New York, y exerce divers métiers, travaille, dans Manhattan, à la Bodley Gallery, qui est tenue par deux juifs. Il vit dans des milieux juifs. En 1959, il épouse Pamela, une infirmière d'origine anglo-canadienne. Il retourne à Los Angeles, puis revient au Mexique. Là, se relançant dans les études, il se prend de goût pour l'archéologie précolombienne. Puis il revient à Los Angeles, y ouvre une librairie de livres de poche. Il est poursuivi et condamné pour refus de cesser la vente, interdite, de *Tropique du Cancer* d'Henry Miller. En 1964, il rompt avec Pamela, qui obtient le divorce. Il est engagé dans un casino de Reno (Nevada). De retour à Hollywood, il exerce un emploi d'ouvrier dans les studios cinématographiques, puis devient docker et ensuite marin sur des caboteurs faisant escale sur les côtes du Japon, des Philippines, du Vietnam et de la Thaïlande. Sa nouvelle compagne, pendant neuf ans, sera Jenny, une juive, mère de deux enfants (un garçon de cinq ans et une fille de trois ans, Marrissa). Il se rend au Vietnam pour le compte d'un grand magazine. Il revient à Los Angeles, y ouvre une boutique d'encadrement de photos, la transforme en galerie d'art, fait faillite

et, pour finir, travaille, en proche région montagneuse, dans le bâtiment et le béton. En 1978, il épouse une Mexicaine, mère de Marisol. A la suite d'un grave accident du travail dans le ciment, il se retrouve sans emploi, sans argent et avec, à sa charge, sa femme et sa belle-fille. Tous trois vont s'installer dans le petit appartement qu'occupe sa mère, qui est âgée et souffrante. Pendant quinze ans, jusqu'au bout, avec une rare piété filiale et avec l'aide et le dévouement de sa femme, il prendra le plus grand soin de sa mère. Huit mois après sa blessure, il renoue avec son activité dans le bâtiment, mais, à partir de 1984, à l'âge de 54 ans, il n'exerce plus aucun métier et vit des maigres ressources que lui assurent ses écrits. En 1986, naît sa fille, Paloma. Il a 56 ans.

Toute sa vie, ce grand lecteur a accumulé les lectures les plus diverses et rédigé des milliers de pages de récits et de mémoires, dont il a détruit une bonne partie. Il a aussi écrit une savoureuse pièce de théâtre, *The Man Who Stopped Paying* (L'homme qui s'était arrêté de payer) ; il y protestait contre la politique américaine en matière d'armement nucléaire. Un nouvel échec en dépit d'une bonne réception critique.

Sa vocation de révisionniste a peut-être pris naissance au début des années 1960 lorsque, à l'occasion du procès d'Adolf Eichmann, il a commencé à se poser des questions sur Eichmann et sur Hitler. Il se souvient d'une discussion au cours de laquelle, vers 1964-1965, il en était venu à soutenir qu'aucun peuple dans son ensemble n'est responsable des actes de ses dirigeants. Il considérait que son propre père n'avait eu aucune responsabilité dans le crime d'Hiroshima et que, par conséquent, de son côté, le peuple allemand n'avait pas encouru plus de responsabilité dans « l'extermination des juifs » apparemment voulue par Hitler.

Un jour, en 1979, assistant à un congrès du Libertarian Party, il tombe sur la traduction en anglais de deux articles, de nature révisionniste, publiés par *Le Monde* sous la signature d'un universitaire français. Il en reçoit comme une décharge électrique, faite d'un mélange d'exaltation et d'appréhension. La même année il découvre le livre magistral de son compatriote Arthur Robert Butz, *La Mystification du XXe siècle*. Il prend alors la mesure, dans toutes ses dimensions, de l'imposture probable de l'« Holocauste ». Constatant que les juifs et les intellectuels en général protègent l'« Holocauste » comme un tabou, il s'interroge sur la responsabilité de la classe intellectuelle en la matière et se demande comment ces gens peuvent ainsi prendre parti contre la liberté d'expression et l'esprit d'examen.

Il a fait la connaissance de révisionnistes tels que Tom Marcellus et David McCalden et, plus tard, il rencontrera Mark Weber ; tous trois travaillent ensemble à Los Angeles au sein de l'Institute for Historical Review. Le 4 juillet 1984, apprenant qu'une bombe incendiaire lancée par des juifs de la région a détruit l'Institut de fond en comble, il va trouver les trois hommes et leur propose de se faire le porte-parole de l'Institut auprès des médias. Il recherchera avant tout à obtenir des entretiens radiophoniques et télévisés. L'IHR est d'accord pour financer l'entreprise. Quatre années durant, B. Smith se trouve engagé dans une sorte de croisade révisionniste qui le voit accorder des centaines d'entretiens où il ne cesse d'avancer la simple idée qu'on devrait pouvoir examiner l'histoire de l'« Holocauste » de la même façon, parfaitement régulière, qu'on étudie tous les autres sujets historiques.

Ce n'est pas que l'argumentation révisionniste retienne trop son attention. Après l'explosion d'enthousiasme des débuts pour le sujet pris dans son ensemble, il se désintéresse assez vite de l'argumentation proprement révisionniste. Ce qui le captive, c'est l'existence du tabou qui interdit l'étude de cette argumentation. Son instinct lui dicte que les révisionnistes ont fort probablement raison ; en tout cas, ces rebelles ont manifestement porté le fer sur un point hautement contestable de l'histoire officielle d'un récent passé : l'existence des chambres à gaz nazies. Le tabou régnant lui offre une occasion rêvée de combattre en faveur de la plus noble des causes : celle de la liberté et de l'indépendance de l'esprit.

Durant l'année universitaire 1990-1991, il lance avec la même ingéniosité une seconde entreprise de son invention : une offensive révisionniste en direction du monde des universités américaines. Il l'appelle le « Campus Project ». Il faut savoir qu'aux Etats-Unis chaque université possède son propre journal, rédigé et édité par des étudiants, qui ont en général le sens du business médiatique. Ces journaux jouissent d'une large autonomie et se financent grâce, en partie, à la manne publicitaire. En principe, ils ne refusent pas des « publicités » payantes où l'auteur exprime son opinion sur un sujet donné. Aussi, par ce biais, la porte du monde académique semble-t-elle ouverte aux révisionnistes et à leur contestation de la religion de l'« Holocauste ». Effectivement, avec les encarts publicitaires qu'il fait paraître dans les journaux d'un nombre considérable d'universités, Bradley Smith met le feu à la prairie. Des organisations et des professeurs, surtout juifs, sonnent l'alarme. Des journalistes de la grande presse, surtout juifs, là encore, entrent en scène. Quant aux universitaires qui ne sont pas juifs, ils se comportent avec toute la couardise

qu'on est en droit d'attendre d'eux, tant il est vrai que, même dans la libre Amérique, avec son premier amendement à la Constitution, les professeurs ont pour habitude de respecter les pouvoirs en place ou de ne prendre de poses héroïques que pour mieux souffler dans le sens du vent. C'est alors que se déclenche dans ces universités et parfois jusque dans la grande presse un beau tohu-bohu. Bradley Smith fait front avec ce sourire qui ne le quitte guère. Il donne l'impression de rester, à la californienne, relax et zen. Il est efficace. Les organisations juives ne décolèrent pas et leurs appels contre le nouveau Satan vont mobiliser les plus redoutables d'entre elles.

Le briseur de tabous ou, comme aurait dit Albert Paraz, le « basculeur de légendes » donne des centaines d'interviews à des journalistes de la presse écrite et, aussi bien à la radio qu'à la télévision, l'écho s'en accroît. En 1979 il avait lancé son *Smith's Journal*, qui traitait de sujets politiques d'un point de vue libertarien. Au début de l'année suivante il y avait abordé le thème du révisionnisme et en avait du même coup vite perdu ses rares diffuseurs. Les années suivantes il avait lancé un petit livre intitulé *Confessions of a Holocaust Revisionist*, qui n'avait pas trouvé à se vendre. En 1991, sans aucune aide, il commence à publier une lettre mensuelle d'informations, le *Smith's Report*, destiné à éclairer le lecteur sur les coulisses du « Campus Project ». Quinze ans plus tard le *Smith's Report* poursuit sa course. Par ailleurs, en 1988, Bradley Smith avait créé un comité pour un libre débat sur l'« Holocauste » (*Committee for Open Debate on the Holocaust* ou CODOH) et, quelques années plus tard, il avait lancé sur Internet l'un des plus grands sites révisionnistes au monde. Il commence à travailler en association avec Germar Rudolf, le premier au monde des révisionnistes scientifiques. Et c'est ainsi que, recourant aux moyens les plus modernes de la communication, Bradley Smith sera le premier révisionniste à atteindre des millions d'Américains.

Pourtant, en fin de compte, le bilan ne sera pas à la hauteur des espérances. Soumises à un formidable tir de barrage, les universités cèdent aux pressions juives et les éditeurs des journaux universitaires sont de plus en plus dissuadés d'imprimer ses « articles publicitaires ». De leur côté, les donateurs effectifs ou potentiels qui soutenaient la campagne avaient commencé à se retirer dans la crainte d'être « découverts ». Le « Campus Project » en perdait toute efficacité. Décidément le révisionnisme pris dans son ensemble paraît voué, sinon à l'échec, du moins à l'insuccès auprès du grand public.

Arrêtons-nous un instant sur cette triste constatation, qui nous permettra de mieux comprendre les tenants et les aboutissants de l'aventure intellectuelle de Bradley Smith.

Les révisionnistes semblent avoir tout essayé. Dans les limites de leurs dérisoires ressources financières, ils ont utilisé tous les moyens concevables de se faire entendre. Ils se sont adressés à tous les publics. Ils ont frappé à toutes les portes. Ils ont publié les ouvrages les plus savants comme les écrits les plus accessibles. On trouve chez eux le langage de l'érudition, mais aussi celui de l'échange familial, la gravité et l'ironie, le traité scientifique et le pamphlet, le document historique et la courbe statistique tout comme la caricature et la bande dessinée, l'exposé et la polémique, le sérieux et le rire, la réflexion et l'action. Pour sa part, le Germano-canadien Ernst Zündel a réussi, pendant des années, à mobiliser dans de nombreux points du monde les énergies et les aptitudes les plus diverses afin de les mettre au service du révisionnisme et pourtant son entreprise a finalement été brisée. En 2003, au prix d'une machination des autorités américaines, il a été livré au Canada par les Etats-Unis où il avait cherché refuge. Le Canada l'a détenu pendant deux ans en prison de haute sécurité. Un juge unique, sans jury, d'un tribunal de création récente, instruisant un moderne procès de sorcellerie, sans possibilité d'appel et avec des témoignages à charge recueillis, pour certains, en secret, l'a condamné en tant que terroriste *potentiel*, lui, le pacifiste par excellence et le citoyen soucieux d'observer les lois démocratiques. En conséquence de quoi, le Canada, à son tour, a livré à l'Allemagne le terroriste potentiel. Aujourd'hui, dans sa prison de Mannheim, l'héroïque Ernst Zündel est en attente d'un procès où ni son avocat ni l'accusé lui-même n'auront le droit d'exposer pour la défense le moindre argument révisionniste. E. Zündel est devenu un nouveau Rudolf Hess.

La cause de nos défaites réside tout bonnement dans la disproportion des forces en présence. Les juifs ont fait de leur prétendu « Holocauste » le centre d'une religion, d'une industrie et d'un commerce extraordinairement florissants. Grâce à leur emprise sur les médias, cette religion, dominante et sûre d'elle-même, s'est acquis un statut quasi universel, plus intouchable que la charte même de l'Organisation des Nations unies. A ce compte, on se demande qui pourrait impunément défier à la fois les lois écrites et non écrites des Etats-Unis d'Amérique, de l'Etat d'Israël, des lobbies juif ou sioniste et de tous ces gouvernements du monde occidental qui ont fait allégeance à l'idéologie dominante. Après le vol de sa terre et de ses biens, la déréliction où, depuis 1948, vit le peuple palestinien illustre cette disproportion entre l'omnipotence des forts et la

solitude du faible. Les déchirements au sein du peuple palestinien tout comme les dissensions dans le camp des révisionnistes ne sont pas la cause mais l'effet de cette tyrannie exercée par une superpuissance mondiale qui, pour s'imposer, n'a besoin ni de complots ni de conjurations puisqu'elle règne au vu et au su de tous.

Pour en revenir à Bradley Smith lui-même, quand celui-ci a commencé sa modeste Intifada, toute l'artillerie juive a donné de la voix. Le trublion a été submergé par les accusations habituelles de racisme, d'antisémitisme et de nazisme. Il a été décrit comme un nouveau Satan venu renverser l'ordre du monde. La plus influente des organisations juives (« La haine », nous dit-il, « est leur tasse de thé ») le classe dans le Top Ten des extrémistes américains. Dans le cas de notre Californien, ces grotesques accusations se trouvaient démenties par les faits. Mais, en pareille circonstance, qui va se préoccuper de la réalité des faits ? Bradley Smith était en vérité antiraciste et déplorait d'avoir à constater, selon sa formule, que « le préjugé et le racisme sont aussi répandus en Amérique que la tarte à la citrouille ». Il avait vécu en parfaite harmonie avec son entourage juif et, quand il parle d'Adolf Hitler, c'est pour le condamner en termes plutôt expéditifs qui, soit dit en passant, dénotent une certaine méconnaissance du sujet. Au chapitre XIII de son présent ouvrage, il écrit que le problème avec les racistes, c'est non pas qu'ils aient leur théorie sur les races, mais qu'ils cherchent à l'imposer. Il précise par ailleurs : « Je peux vivre avec les racistes, je le fais depuis quinze ans ; je peux également vivre avec les antiracistes, je l'ai fait pendant trente ans ». Il ajoute qu'il a trouvé dans un groupe comme dans l'autre un degré identique de générosité, d'intelligence, de bonne humeur et d'intolérance : « Les pires de chaque groupe constituent une parfaite symbiose d'intolérance et d'hostilité irrationnelle » et, poursuivant, il écrit : « Je ne crois pas aux crimes de la pensée ». On ne voit pas qu'il nourrisse la moindre animosité à l'égard des Chinois, des Vietnamiens, des Japonais, des Noirs et, surtout, des Mexicains ; à l'occasion, il dénonce le mal que les Blancs ont pu leur causer. Bradley Smith n'est pas pour autant ce qu'on serait tenté d'appeler un anarchiste, un pacifiste à tout crin ou un non-violent. Il est simplement un esprit ouvert et tolérant avec une propension à s'abuser sur les vertus d'« un idéal de liberté qui n'a nul besoin d'un professeur pour l'expliquer, d'un zélateur pour le promouvoir, ou d'un tyran pour le protéger ». Pour lui, le 11-Septembre a été un signal fort lancé par les gens d'en bas (les Palestiniens et les Arabes en général) à l'adresse des gens d'en haut (les Américains et les Israéliens). Au chapitre X de son livre on découvre une page particulièrement éclairante sur ce qu'on pourrait appeler l'esprit d'ouverture de l'auteur. On l'y voit opposer la culture d'Etat (« State culture ») à la culture populaire (« pop culture »), qui, certes, a contre elle sa vulgarité et bien d'autres défauts mais qui, aux Etats-Unis, est riche d'innombrables ressources humaines.

Bradley Smith ne comprend pas pourquoi il serait *mal* d'avoir tué des civils vietnamiens mais *bien* d'avoir tué des civils allemands ou japonais. La mort de ses compatriotes au Vietnam le bouleverse mais guère plus que la dévastation de tout un quartier de Saïgon que les Américains ont anéanti au point que le seul bruit qu'on y entend désormais est celui des noix de coco qui, de temps à autre, tombent au sol. Pour lui, le gouvernement américain préconise le massacre des innocents afin de punir les coupables ; il s'agit même là, nous dit-il, d'une constante de la politique américaine à l'égard du reste du monde. Il n'est pas dupe pour autant des procédés de la propagande exclusivement anti-américaine. Il remarque que ceux qui arborent l'image d'une jeune fille devenue unijambiste par la faute présumée des Américains se gardent bien d'exhiber des photos de jeunes filles rendues unijambistes par la faute présumée des guérilleros sandinistes ou du Vietcong. Il note que la propagande juive nous ressasse l'histoire d'une Anne Frank morte de maladie dans un camp de concentration allemand alors qu'on ne pipe mot des jeunes filles délibérément tuées et carbonisées en si grand nombre dans l'holocauste, largement dû aux Américains, des villes allemandes et japonaises. Il a des remarques saisissantes sur l'héroïsme du fantassin allemand des deux guerres mondiales, sur l'absence de haine après la guerre du Vietnam chez l'ancien combattant américain, sur la haine, en revanche, qu'on cherche à entretenir à l'égard des nazis ou des Allemands. Il dénonce cet aveuglement qui fait qu'on écoute avec horreur des récits de toutes sortes sur ces « monstres » sans songer que ces « monstres » avaient eux-mêmes des pères, des mères, des enfants et faisaient partie d'une communauté et d'un peuple. On s'imagine qu'on a bon cœur parce que l'on compatit d'emblée aux récits des « survivants » juifs mais, en réalité, on manque de respect pour ces « survivants ». En n'exigeant pas de ces derniers un minimum d'exactitude ou simplement d'honnêteté, on se comporte avec eux comme avec des enfants. Si on les respectait, on les traiterait en adultes, leur faisant clairement comprendre que ce qu'on attend d'eux, c'est qu'ils ne racontent pas n'importe quoi et qu'ils ne portent pas faux témoignage.

Dans son traitement du faux témoignage, Bradley Smith n'a pas son pareil. Je recommande à ce propos ses analyses du mythe du savon juif, de l'imposture des abat-jour en peau humaine, des élucubrations d'Elie Wiesel (qui, comme le dit un ami de Bradley, mériterait « le prix Nobel du vol plané ») et, surtout, pour qui voudrait s'initier gaiement au révisionnisme, je suggère de lire l'entier chapitre XV sur le grand témoin de Treblinka, le charpentier Yankiel Wiernik. D'une manière plus générale, le talent particulier de Bradley Smith tient à son art du récit où se combinent le sens de l'observation, le goût de la rêverie et la fine moquerie de l'humour. Les révisionnistes sont, par nécessité, souvent secs et austères et ils se coupent par là de toute cette part de l'humanité qui demande, certes, à réfléchir mais qui voudrait bien aussi qu'on l'amuse ou qu'on la fasse rêver. Bradley Smith n'est pas un écrivain d'imagination, mais une bonne partie de sa vie et donc de ses confidences écrites se nourrit du rêve, du cauchemar et de ce que, non sans quelque ironie, il appelle parfois ses « visions ». Au chapitre XVIII, il explique comment une argumentation logique peut donner l'éveil à son esprit mais sans pour autant emporter sa conviction. Chez lui le doute subsistera quelle que soit la force du raisonnement et ce doute ne sera balayé que grâce, par exemple, à l'alchimie du rêve. La démarche intellectuelle ne suffit pas. Le rêve, lui, vous envahit tout entier et vous marque puissamment de son empreinte. Bradley Smith a reçu le choc de sa vie en lisant un texte argumenté sur l'impossibilité d'existence des chambres à gaz nazies. C'était bien mais insuffisant. A la suite de cette lecture, il aura un rêve où il se verra dans une chambre à gaz avec autour de lui les corps des gazés ainsi que les juifs des *Sonderkommandos*, comme on a l'habitude de nous les décrire, s'apprêtant à sortir les cadavres de là pour leur crémation. Soudainement, il comprendra que la scène est impossible ; pendant une bonne partie de son existence il a vécu au milieu de juifs de la classe ouvrière ou de la classe moyenne et maintenant il sait dans son cœur que jamais des juifs n'auraient pu se comporter jour après jour avec cette indifférence à l'égard de leurs morts. C'est ainsi, dit-il assez drôlement, qu'il est devenu un révisionniste de l' « Holocauste » grâce à un rêve. En Bradley Smith, ce n'est pas seulement le sujet pensant qui est devenu révisionniste mais aussi l'artiste. Donc, un beau jour, la résolution en est prise : il mettra ses capacités d'artiste au service du révisionnisme. De fait, quand l'artiste reprend pour nous, ligne à ligne, le témoignage de Yankiel Wiernik, quand il suit à la trace le grand faux témoin Elie Wiesel ou quand il nous fait faire la visite du musée de l'Holocauste à Washington, il nous semble qu'il s'adresse non seulement à notre capacité de jugement mais aussi à notre sensibilité. C'est là que Bradley Smith se distingue des autres révisionnistes.

La médaille a son revers. En laissant ainsi libre cours à l'expression sensorielle et sentimentale, aux émotions, au rêve, au cauchemar, à la prémonition, aux « visions », à l'impulsion ou aux brusques saillies, notre homme en vient parfois à manquer de discernement critique. Faire œuvre d'artiste est bel et bon, mais il ne faudrait pas que ce fût aux dépens du travail de recherche. Bradley Smith répugne à lire les études révisionnistes de caractère technique, scientifique ou trop purement historique. C'est son droit. L'inconvénient est qu'il néglige parfois de se tenir au courant d'arguments ou de découvertes de la littérature révisionniste et qu'il lui arrive, en conséquence, d'annoncer, comme s'il s'agissait d'une nouveauté, un matériau quelquefois simplement recyclé par des amateurs ou de purs bavards.

Le premier des courages est le courage physique. Bradley Smith le possède, tout comme il possède le courage intellectuel. Je me souviens d'un talk-show télévisé où il s'était rendu avec David Cole, jeune juif révisionniste plutôt loquace et démonstratif. Quand, sur le plateau, la tension est sérieusement montée à cause du comportement de certains juifs de l'assistance et de l'arrogance d'un animateur ignorant, David Cole, contrarié, a refusé de revenir pour la seconde partie de l'émission. Bradley Smith est resté seul et, seul, il a fait face aux adversaires avec le plus grand calme et une fort belle attitude de vieux gentleman aux prises avec des voyous. Mais en bien d'autres circonstances il a su manifester le même sang-froid. A ce titre, je recommanderais la lecture du chapitre XVII. Le récit de cette tournée de conférences radiophoniques, qui le mène successivement dans les Etats de Pennsylvanie, du Massachusetts et de l'Ohio, serre le cœur et, mieux que tout autre épisode, illustre combien rude et ingrate, périlleuse et éprouvante pour les nerfs est quelquefois la vie du révisionniste, surtout quand ce dernier a décidé de se montrer au grand jour au lieu de s'enfermer dans les livres, les bibliothèques ou les dépôts d'archives. Notre Américain pense qu'il ne gagnera personnellement jamais le match auquel il a décidé de prendre part ; cependant, dit-il, quand on aura compris que les révisionnistes l'ont vraiment emporté dans cette compétition intellectuelle (car, pour lui, ils ont d'ores et déjà gagné) les révisionnistes voudront non seulement être déclarés « vainqueurs » mais aussi être reconnus pour des hommes et des femmes qui ont joué le jeu avec ce sens de l'honneur et ce bon esprit qui devraient être de mise dans tous les « jeux » où il en va des idéaux les plus élevés.

A ceux qui pensent avoir de bonnes raisons de n'aimer ni les Américains ni le révisionnisme, je conseillerais de lire ces peu banales confidences d'un révisionniste californien. Ils auront des surprises. Ils découvriront le révisionnisme sous un jour inattendu et ils rencontreront un Américain pour la forte, courageuse et souriante personnalité duquel ils éprouveront, je le suppose du moins, de l'estime et peut-être même de l'admiration.

2 mai 2005

---

Bradley R. Smith, *Break His Bones / The Private Life of a Holocaust Revisionist*, 2002. US : \$19. Canada : \$30. UK : £13. France, Belgique, CH : €17. P.O. Box 439016, San Ysidro, CA 92143 (USA). <http://www.breakhisbones.org> et [www.codoh.com](http://www.codoh.com).

Version française : *Confidences d'un révisionniste américain*. Présentation de R. Faurisson. 388 p. 37€ fco. J. Plantin, 45/3, rte de Vourles, 69230 St-Genis-Laval.